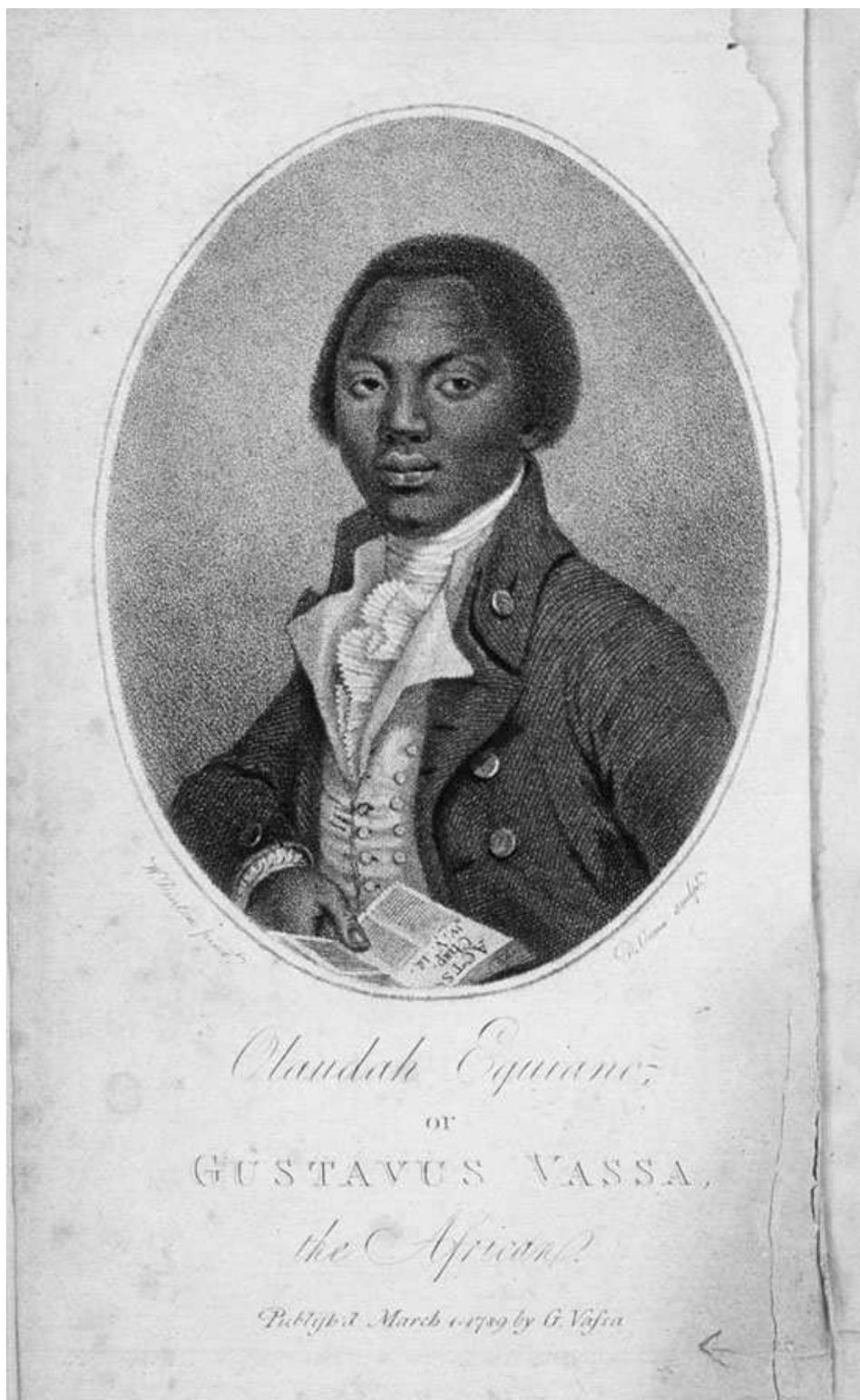


Le « passage du milieu » d'après le récit d'Olaudah Equiano

Portrait d'Olaudah Equiano



Frontispice de *The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa, the African. Written by Himself* (London, 1789). (Copy in the John Carter Brown Library at Brown University; also, Library of Congress, Prints and Photographs Division, LC-USZ62-54026)

[Tapez ici]

Document principal :

Le « passage du milieu » d'après le récit autobiographique d'Olaudah Equiano

C'est ainsi que j'ai voyagé après mon enlèvement pendant six à sept mois, passant de maître en maître, traversant différents pays pour arriver finalement jusqu'à l'océan.

Un bateau au mouillage attendait son chargement. J'étais rempli d'un étonnement qui s'est vite transformé en peur, car on m'a fait monter à bord.

Les hommes de l'équipage avaient une peau bizarre, des cheveux longs, et parlaient une langue très différente de toutes celles que j'avais entendues jusqu'alors. Quelques-uns m'ont donné des coups et m'ont inspecté sous toutes les coutures pour voir si j'étais en bonne santé. J'ai cru me trouver au royaume de mauvais esprits qui allaient me tuer.

J'étais terrifié. J'aurais préféré être dans la peau du dernier des esclaves de mon pays plutôt que dans la mienne; si j'avais eu dix mille royaumes, je lui en aurais fait cadeau rien que pour échanger mon sort contre le sien.

En jetant un coup d'œil sur le pont, j'ai aperçu un chaudron en ébullition et des hommes noirs enchaînés ensemble, le visage accablé de chagrin. Épouvanté par cette vision, je me suis évanoui.

Lorsque j'ai repris conscience, les Noirs qui m'avaient conduit à bord étaient penchés sur moi. En attendant d'être payés, ils ont essayé de me reconforter. Sans succès.

Je leur ai demandé si ces hommes blancs aux horribles figures rouges et aux longs cheveux allaient me manger.

– Non, m'ont-ils rassuré.

Un homme blanc m'a apporté un peu d'alcool dans un verre mais, terrorisé, je n'ai rien voulu accepter de sa main. Un Noir lui a alors pris le verre pour me le donner ; j'en ai avalé une gorgée. C'était la première fois que je buvais de l'alcool, et j'ai éprouvé une sensation étrange qui m'a plongé dans l'abattement le plus profond.

Peu après, les Noirs qui m'avaient amené sur le pont ont quitté le bateau en m'abandonnant à mon désespoir. Je n'avais plus aucune chance de retourner chez moi, ni même de regagner la terre ferme.

Les hommes d'équipage m'ont fait descendre au fond d'une cale puante. Deux hommes blancs m'ont proposé à manger mais j'ai refusé. Entre l'odeur épouvantable et les larmes qui m'étouffaient, je me sentais si mal que je ne pouvais rien avaler. J'avais juste envie de mourir.

L'un d'eux m'a alors allongé et ligoté les pieds pendant que l'autre me fouettait. Quand ils m'ont relâché, j'ai voulu me jeter à la mer même si je redoutais l'eau et que je ne savais pas nager. Mais de hauts filets tendus le long du bateau m'en ont empêché. D'ailleurs, les marins ne nous quittaient pas des yeux dès que nous n'étions plus enchaînés dans la cale (...)

Dès le premier jour, j'ai découvert des gens du Bénin enchaînés dans la cale. Je les ai interrogés :

– Que vont-ils faire de nous ?

– Ils nous emmènent pour nous faire travailler, m'a expliqué un homme.

[Tapez ici]

- Et ils vivent ici, dans ce bateau ?
- Non, ils ont un pays d'hommes blancs, mais il est très loin.
- Comment se fait-il que personne n'ait jamais entendu parler d'eux dans notre pays ?
- Ils vivent très très loin, a ajouté un autre homme.
- Où sont leurs femmes ? Est-ce qu'ils en ont ?
- Oui, a répondu le premier homme.
- Pourquoi est-ce qu'on ne les voit pas ?
- Ils les ont laissées chez eux.
- Comment le bateau avance-t-il ?
- Nous ne savons pas très bien. Ils attachent du tissu sur ces grands mâts, avec des cordes. Et le vaisseau avance. En plus, ils peuvent l'arrêter quand ils le veulent, par magie.

Ce récit m'a extrêmement surpris et convaincu que les hommes blancs étaient des esprits d'un autre monde. Il fallait les éviter à tout prix. Pourtant, ils me terrorisaient un peu moins maintenant que je savais qu'ils nous emmenaient pour nous faire travailler. Si c'était tout ce qu'ils voulaient de moi, c'était supportable (...)

Quand le chargement a été terminé, les matelots ont préparé le départ en faisant des bruits effrayants. On nous a fait descendre dans la cale où beaucoup d'entre nous sont morts, victimes de l'avidité de nos acheteurs qui nous avaient tellement entassés que nous pouvions à peine bouger. Les chaînes nous écorchaient la peau. En guise de toilettes, nous n'avions que des bacs dans lesquels des enfants tombaient souvent et manquaient se noyer. Entre les odeurs et la chaleur, l'air est vite devenu irrespirable (...)

Leur cruauté ne s'exerçait pas seulement à l'encontre de nous, les Noirs, mais aussi de leurs semblables. Une fois, un marin blanc a été fouetté à mort et jeté par-dessus bord comme un animal.

Olaudah EQUIANO, *Le prince esclave*, adapté par Ann CAMERON, traduit par Ariane BATAILLE, Paris : Rageot éditeur, 2002, pp.43 - 49.

Présentation du document

L'ouvrage d'Olaudah Equiano a été publié en 1789 en anglais. Cette première autobiographie d'un ancien esclave africain a connu un succès de librairie. Le témoignage d'O. Equiano est un document exceptionnel puisque les sources écrites sur la traite et l'esclavage des Noirs dans les colonies ont été produites par des Européens, qui, même lorsqu'ils avaient un regard « bienveillant », ne pouvaient exprimer le point de vue d'un Africain déporté vers des terres, de lui, inconnues.

O. Equiano situe la date de sa naissance en 1745 dans le Nigeria oriental (Biafra). Fils d'une famille de « notables » ibo, il fut kidnappé avec sa sœur, alors qu'il avait dix ans. Son récit laisse penser qu'il fut conduit jusqu'au fleuve Niger et qu'il arriva six ou sept mois après son enlèvement sur le littoral du Bénin. Il fut alors déporté vers la Barbade puis vers la Virginie. Il fut acheté par un officier de la Marine anglaise, le lieutenant Pascal, qui le baptisa du nom de Gustave Vasa. Devenu marin, il combattit pendant la Guerre de Sept Ans. Il apprit à lire et à écrire lors d'un séjour à Londres. Pascal le vendit à un Quaker qui finit par accepter qu'O. Equiano soit affranchi en échange de quarante livres. En 1766, âgé de 21 ans, il retrouva sa liberté. Il voyagea en Méditerranée, dans l'Arctique, en Amérique centrale. Malgré un sort plus heureux que celui de ses compagnons, il eut à subir les violences et les humiliations infligées au déporté, à l'esclave mais aussi au nègre libre. Il joua un rôle dans la tentative d'esclaves affranchis de s'installer en Sierra Leone. Entré en contact avec le mouvement abolitionniste au début des années 1780, il écrivit ses mémoires et sillonna l'Angleterre pour dénoncer la traite et l'esclavage. Il est mort à Londres en 1797.

Le texte proposé est extrait d'une adaptation du récit autobiographique d'Olaudah Equiano par Ann Cameron qui a « modernisé et raccourci certains passages », mais qui a voulu « rester fidèle aux aventures et à l'esprit d'Olaudah Equiano sans ajouter aucune idée personnelle ni romancer son histoire. »

Pistes pédagogiques (CM1/4^{ème})

On travaillera à partir de :

- Le « passage du milieu » d'après le récit autobiographique d'Olaudah Equiano
- Un convoi de captifs en Afrique au XVIII^{ème} siècle
- Marchands d'esclaves de Gorée au XVIII^{ème} siècle
- La maquette d'un navire négrier du XVIII^{ème} siècle

1- Lire l'extrait du *Prince esclave*.

Situer l'extrait dans le récit : le jeune Olaudah qui a été kidnappé est contraint de monter à bord d'un navire négrier.

Lire le texte.

Faire **identifier** le texte en insistant sur son caractère exceptionnel : autobiographie (**le récit est écrit à la première personne du singulier**) rédigée, à la fin du 18^{ème} siècle par un ancien esclave.

Demander aux élèves, individuellement ou en petits groupes, de **répondre aux questions** suivantes :

Que nous apprend ce témoignage sur :

- les peurs d'Olaudah ?
- ses réactions ?
- la façon dont il perçoit les marins blancs ?
- les conditions de vie à bord d'un navire négrier ?

Mettre en commun et valider les réponses des élèves pour élaborer une trace écrite commune.

2- Décrire des images et les mettre en relation avec le récit d'Olaudah Equiano

Identifier chaque document :

- Nature (deux gravures et une maquette)
- date (fin 18^{ème} siècle)
- auteur (ils sont blancs et de culture européenne)

Décrire chaque image (cf. « présentation du document »)

Chercher dans un atlas où se situe l'île de Gorée.

Chercher dans un dictionnaire qui était Mirabeau.

Mettre en relation les trois images avec le témoignage d'Olaudah Equiano pour décrire les différentes étapes de la déportation d'un captif africain vers les colonies européennes d'Amérique :

[Tapez ici]

- « C'est ainsi que j'ai voyagé après mon enlèvement pendant six à sept mois ... pour arriver finalement jusqu'à l'océan. » (NB dans les pages qui précèdent cet extrait, Olaudah a raconté son enlèvement et le périple qui l'a mené, bien malgré lui, jusqu'au navire négrier).

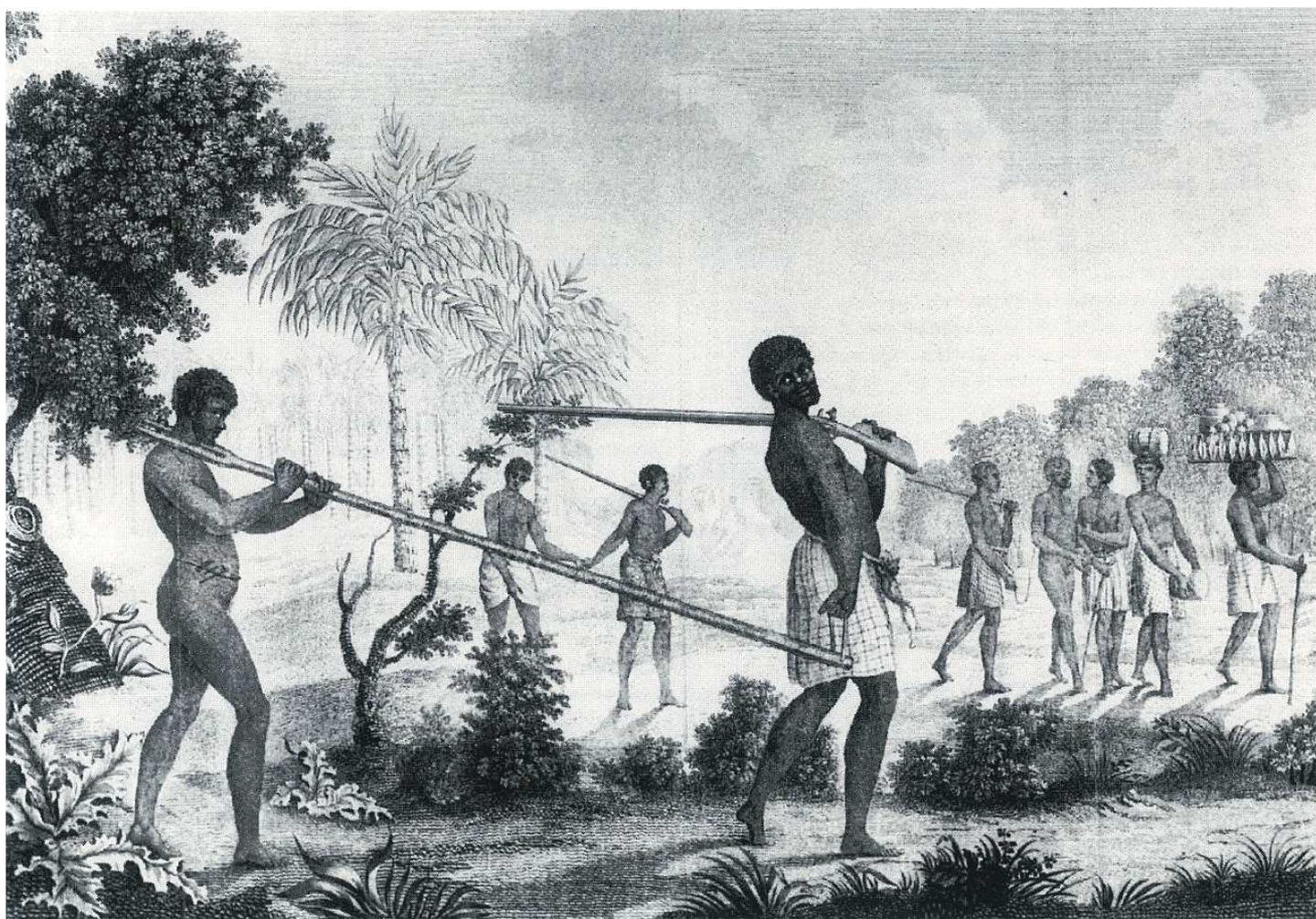
- « Quelques-uns m'ont donné des coups et m'ont inspecté sous toutes les coutures (...) Lorsque j'ai repris conscience, les Noirs qui m'avaient conduit à bord étaient penchés sur moi. En attendant d'être payés, ils ont essayé de me reconforter ... »

- « Les hommes d'équipage m'ont fait descendre à bord d'une cale puante ... »

Documents complémentaires

Document 1

Convoi de captifs en Afrique au XVIII^e siècle



Gravure extraite de *Voyage à la côte occidentale d'Afrique ...* par Louis Degrandpré, Paris, Dentu, An IX [1800/1801], BNF

[Tapez ici]

Présentation du document 1

Louis-Marie-Joseph Ohier comte de Grandpré (1761-1816) est l'auteur du *Voyage à la Côte occidentale d'Afrique fait dans les années 1786 et 1787, contenant la description des mœurs, usages, lois, gouvernement et commerce des Etats du Congo fréquentés par les Européens, et un précis de la traite des noirs, ainsi qu'elle avait lieu avant la Révolution française, suivi d'un voyage fait au cap de Bonne-Espérance, contenant la description militaire de cette colonie*. L'ouvrage est constitué de 2 volumes. Le dessinateur est identifié dans l'ouvrage par les initiales G. P.

Cette gravure est une des illustrations d'un récit de voyage à visée encyclopédique. Elle répond à un souci pédagogique et informatif : dresser le constat d'une pratique interne à l'Afrique. Dans un cadre pastoral, trois Africains armés de longs mousquets mènent des captifs. Au premier plan un marchand négrier armé d'un fusil conduit un captif maintenu par une fourche de bois qui lui enserre le cou : un bois mayombé. Ce châtiment est la conséquence d'une résistance durant le trajet. Au deuxième plan de la gravure, d'autres captifs sont représentés dont deux portent des marchandises. Rien ne perçoit des sentiments des captifs. Rien n'évoque dans cette image la traite européenne. Certains de ces captifs pouvaient être vendus lors du trajet sur des places de marché en Afrique. D'autres étaient conduits jusqu'à la côte.

Dans le texte que cette image illustre, Louis de Grandpré dénonce le coût humain de la traite qu'il qualifie de « plaie de l'humanité ». Il préconise une colonisation de l'Afrique : « Il reste qu'il est facile de former des colonies florissantes dans ces pays des côtes de l'Angola. La terre y est riche des mêmes denrées que dans nos Antilles. Si quelque chose pouvait nous les rendre encore plus précieuses, ce serait de les avoir, non pas à des esclaves, mais à des bras libres qu'un modique salaire attirerait dans nos ateliers. Notre commerce et nos manufactures y gagneraient ... »

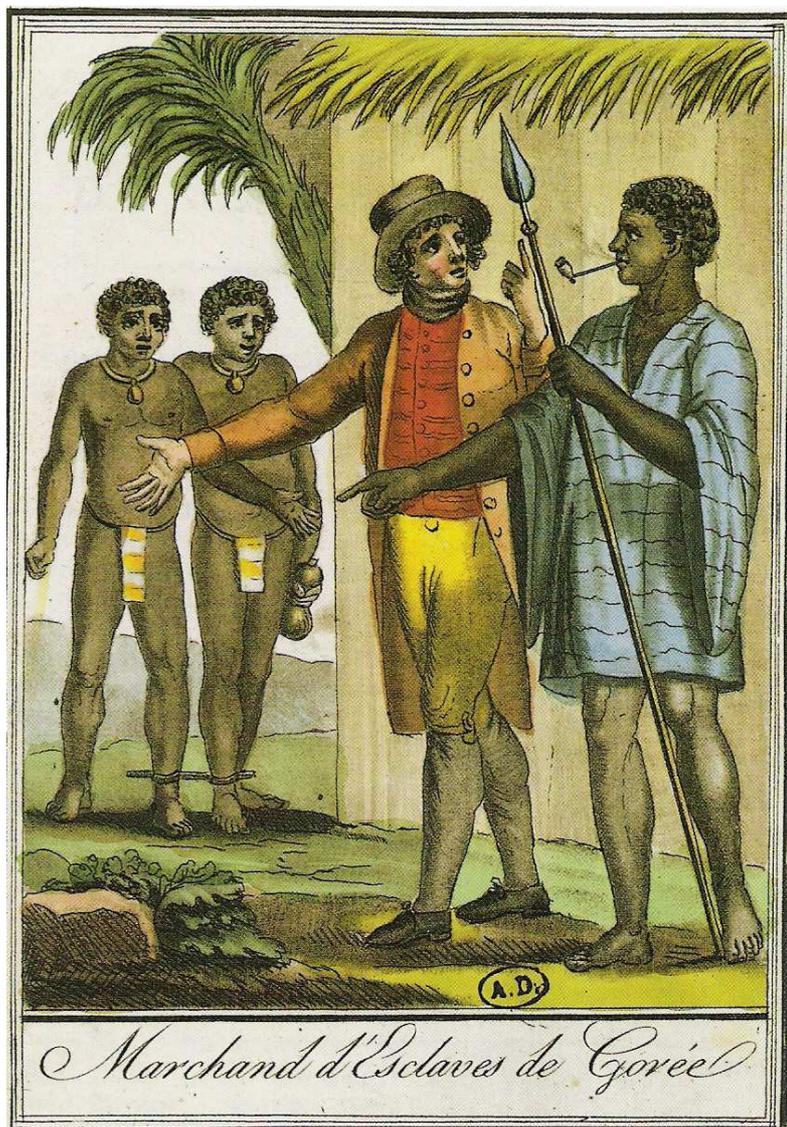
Voici comment il décrit la traite africaine illustrée par la gravure « Les marchands vont chercher des esclaves fort loin. Ces misérables sont amenés par cinq ou six conducteurs, qui marchent devant, en les traînant par une corde, les femmes exceptées. Comme les chemins sont généralement fort étroits et qu'il y passe à peine un homme, les esclaves peuvent difficilement s'échapper. Beaucoup ne font aucune résistance et viennent gaiement se faire vendre ; ils ne sont point liés et vivent avec les marchands comme avec des camarades. Quant à ceux qui veulent résister, on leur lie les bras derrière le dos si fortement que j'ai vu certains de ces malheureux avec des mains presque privées de sentiment.

[Tapez ici]

Il y a même des esclaves qui parviennent à se détacher et qui défendent leur liberté en combattant les marchands. Ceux-ci leur passent au cou une fourche de bois, dont les branches ouvertes à la grosseur du cou, ne peuvent laisser passer la tête. Cette fourche, percée de deux trous, reçoit une cheville de fer qui porte en travers sur la nuque de l'esclave, tandis que l'embranchement lui serre la gorge, de sorte qu'il suffit d'un geste pour le terrasser et même le suffoquer. Un captif tenu de cette manière ne peut opposer la plus légère résistance et il faut qu'il se laisse conduire. Le marchand prend le bout de la fourche et il marche devant le malheureux forcé de le suivre. La nuit, on attache le manche de la fourche à un arbre et on laisse l'esclave se consumer en vains efforts s'il est assez fou pour chercher à s'échapper. Cette fourche que l'on appelle *bois mayombe* sert aux captifs isolés. Lorsqu'ils sont dans un comptoir, on les met à la chaîne ... »

Document 2

Marchands d'esclaves de Gorée au XVIII^e siècle



Gravure coloriée de Jacques Grasset de Saint-Sauveur, in *l'Encyclopédie des voyages* publiée à Paris en 1795-1796, bibliothèque des Arts décoratifs, Paris.

Présentation du document 2

Né à Montréal en avril 1757 - au début de la guerre de Sept Ans – **Jacques Grasset de Saint-Sauveur** alla habiter en France après la conquête de la Nouvelle-France par les Britanniques. Il étudia au Collège Sainte-Barbe à Paris, puis embrassa la carrière diplomatique. Vice-consul de France en Hongrie pendant de nombreuses années, il fut par la suite consul au Caire. Il mourut à Paris en mai 1810. Aquafortiste, dessinateur et écrivain, Grasset de Saint-Sauveur fut un polygraphe prolifique, conforme à l'esprit encyclopédiste du 18^{ème} siècle. Auteur de romans exotiques, il a aussi produit nombre d'ouvrages documentaires sur des sujets variés dont cette encyclopédie en cinq volumes qui contient un abrégé historique «de tous les peuples» avec «la collection complète de leurs habillements civils, militaires, religieux et dignitaires, dessinés d'après nature, gravés avec soin, et coloriés à l'aquarelle». Au total, pas moins de 432 planches en couleur, exécutées par l'auteur lui-même.

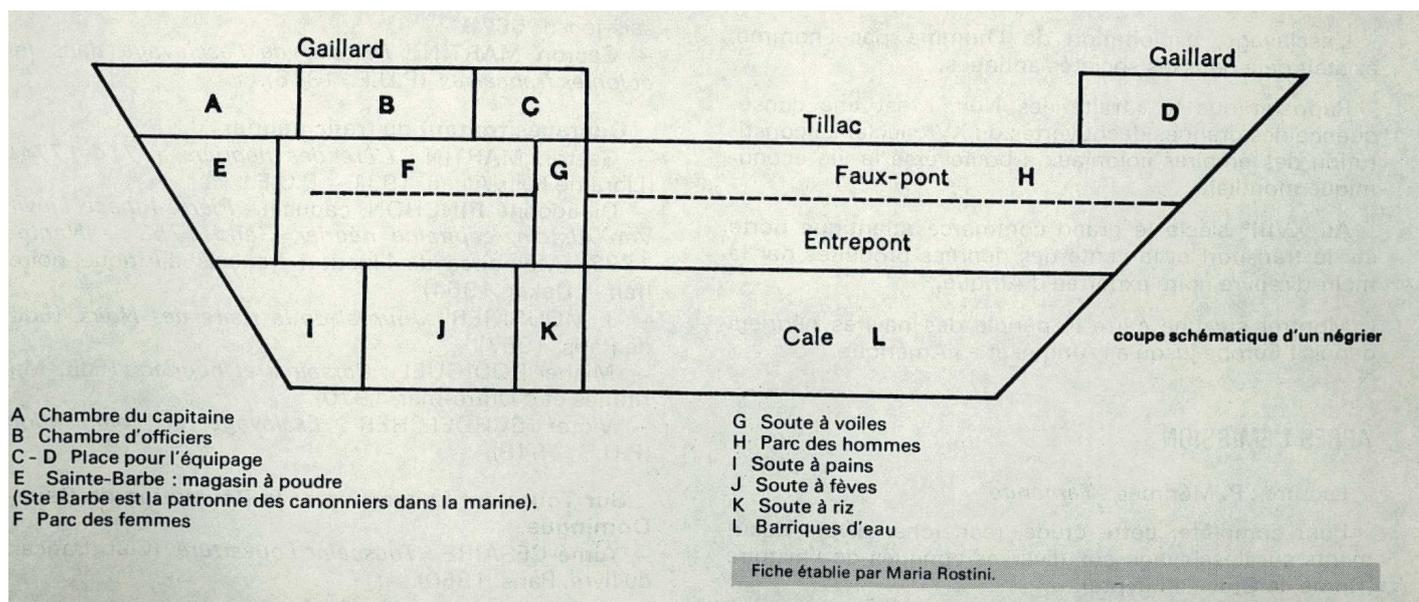
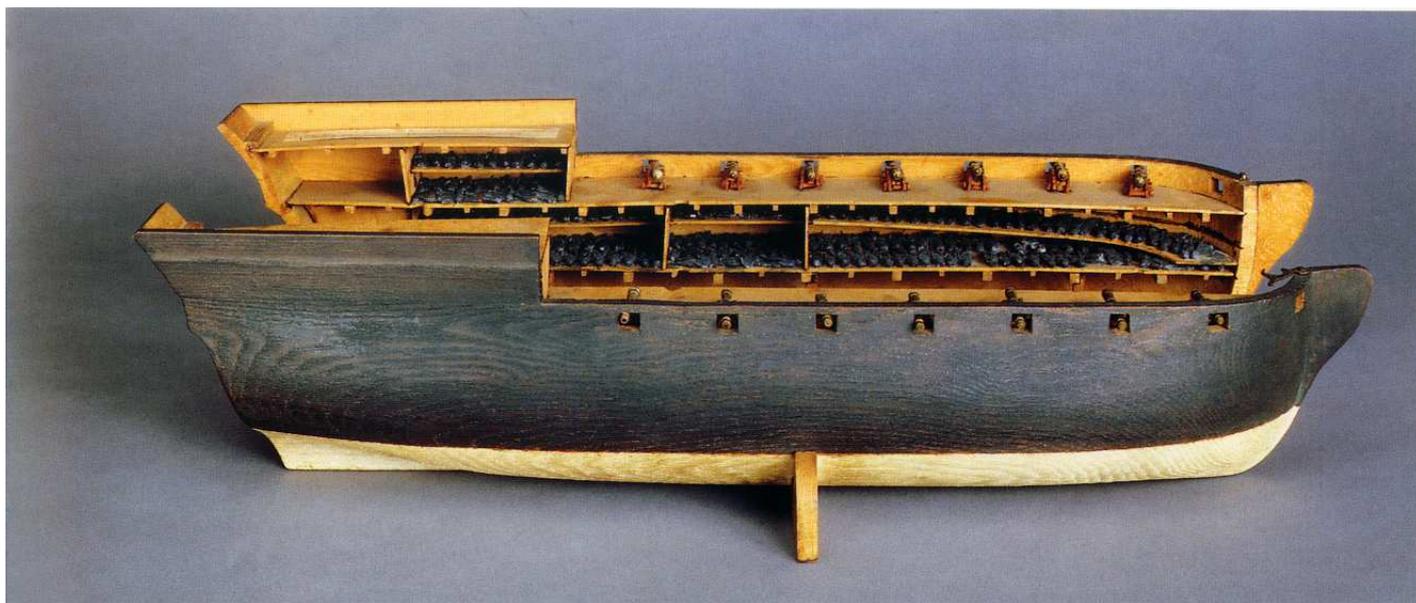
Cette image, à la composition sommaire, montre quatre personnages : au premier plan, deux négriers, un Africain armé d'une lance et fumant la pipe et un Européen habillé à la mode de la fin du 18^{ème} siècle ; au deuxième plan, deux captifs noirs liés l'un à l'autre par un fer qui leur entrave la cheville. Alors que les deux personnages du premier plan sont vêtus, les captifs n'ont qu'un cache-sexe. La gravure met en scène l'accord entre les deux négriers : l'échange des deux captifs contre des marchandises posées sur le sol. Comme pour la gravure extraite du livre d'Ohier de Grandpré, le visage des captifs est inexpressif.

L'île de Gorée située face à Dakar est devenue un des symboles de la traite transatlantique, un « lieu de mémoire ». Elle est inscrite depuis 1978 à l'inventaire du patrimoine mondial de l'humanité de l'UNESCO (cf. visite virtuelle de la « maison des esclaves de Gorée sur le site de l'UNESCO). Compte tenu de sa petite taille (800 m sur 200), elle ne fut pas un site de traite de l'importance de ceux de l'Angola, du Congo ou du Bénin. Elle devint en 1677 une possession française. Elle eut un rôle d'escale de ravitaillement et d'entrepôt commercial. Ses maisons les plus anciennes permettent d'évoquer le souvenir de ceux qui ont passé dans leurs cellules leurs derniers jours en Afrique avant de franchir la « porte du voyage sans retour ».

[Tapez ici]

Document 3

Maquette d'un navire négrier



Maquette d'un navire négrier, XVIII^e siècle, hêtre peint et plomb, 15 x 51 cm, bibliothèque de l'Arsenal, Paris, reproduite dans Jean Metellus, Marcel Dorigny, *De l'esclavage aux abolitions*, Cercle d'Art, 1998.

[Tapez ici]

Présentation du document 3

Mirabeau fit faire cette maquette qui s'ouvrait en deux parties. Elle s'inspirait de la coupe du navire négrier, *The Brookes*, réalisée et diffusée par les abolitionnistes anglais. Il s'agissait de frapper l'opinion en montrant la réalité des conditions de transport des esclaves. Voici un extrait du discours de Mirabeau lorsqu'il l'offrit le 15 mars 1790 à la Société des Amis des Noirs : « Voyez le modèle d'un navire chargé de ces infortunés ... Ecoutez ces hurlements, voyez les derniers efforts de ces malheureux qui se sentent suffoquer ... Suivons ce navire, ou plutôt cette longue bière flottante. »

Les esclaves étaient enfermés deux par deux, le fer de la jambe gauche de l'un relié au fer de la jambe droite de l'autre. Puis, on les faisait descendre dans l'entrepont où ils couchaient nus sur les planches. L'entrepont n'avait guère plus de 1,70 m de haut, parfois moins. Pour avoir plus de place, on divisait cette hauteur par la moitié en installant, tout autour, des « faux-ponts », sortes d'étagères assez robustes pour supporter de nombreux corps. Déduction faite de l'épaisseur des planches, chaque captif disposait de 83 cm de hauteur. Un homme petit pouvait s'asseoir, un grand se tenir sur les coudes. Au centre pas de faux pont. La longueur attribuée à chacun était de six pieds (en mesure anglaise), soit 1,80 m. ¹

¹ Deschamps Hubert, *Histoire de la traite des Noirs de l'Antiquité à nos jours*, op. cité.